

Je suis revenue à moi. De loin. Après un temps très long. Et j'ai différé longtemps ce moment-là. Tous ces détours. Pour savoir que je suis une femme ? La petite fille, je l'avais oubliée, abandonnée à un coin de mon histoire.

J'ai su d'abord ce que je n'étais pas. Je n'étais pas un garçon.

Je n'étais pas vraiment musulmane, on disait « les Musulmans » pour ne pas dire « les Arabes », comme on a dit plus tard « les événements » au lieu de « la guerre d'Algérie », ou plutôt comme j'entendais dire à l'extérieur de chez moi. J'écoutais, je parlais peu. Je n'étais pas française puisque j'avais un nom arabe. Moi je ne savais pas répondre quand les filles me questionnaient. Elles me posaient toujours les mêmes questions. Mes origines. Je ne disais rien. « Ta mère porte le voile ? Ton frère est circoncis ? Ton père mange du cochon ? Il fait le Ramadan ? » Je répondais par oui, par non, comme à un interrogatoire. Ma mère n'était pas là pour dire de moi ce que j'étais. J'étais muette. Je ne parlais ni aux unes, que je voyais peu, les filles arabes, ni aux autres, avec qui j'étais en pension, filles d'administrateurs, colons, commerçants, bavardes et bêtes, que je méprisais mais que j'enviais parce qu'elles savaient qui elles étaient, filles de..., qui habitaient à..., allaient chez..., et c'était toujours bien, le mieux.

Je me suis perdue à moi. Pour ne pas répondre. Ne pas dire ce qu'elles auraient désapprouvé. Taire aussi ce qu'elles attendaient que je dise. Qui pouvait me reconnaître ? Mon père. Ma mère. Où je risquais d'être reconnue ? À l'intérieur du grillage de la cour, dans la maison protégée, avec mon frère, mes sœurs, dans la cour, le préau, le jardin, sur la terrasse, la véranda.

Pour arriver un jour jusqu'à moi il m'a fallu le détour des livres. Détour politique. Le détour de la guerre. Le détour des femmes. Enfin.

Où me trouver ? Fille ou garçon ? Du côté des colonisés, de la force ? Petite fille modèle, rebelle ?

Je ne devais pas aimer les parachutistes français. Ils étaient les ennemis de mon père, nos ennemis. Quand ils passaient le long du grillage de l'autre côté de la cour, je les regardais. Malgré moi. J'étais troublée. Coupable. Ils sont venus un jour, ils ont pris mon père, ils l'ont mis en prison. C'était la guerre.

J'ai su que mon père était arabe. Moi aussi ? Je parlais la langue de ma mère. Mon père apprenait la langue de ma mère aux enfants arabes dans l'ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, comme l'indiquaient les lettres capitales au fronton du portail. Il leur enseignait à lire et à écrire le français, le français des livres d'école :

cette sorte d'écho à mon nom. Où est-il en moi inscrit, marqué, ce prénom qui vibre ? Prénom de femme. Pas d'ici. Je dis en riant : « Femme des sables, femme des Plateaux. Arabe du désert et de la mer. »

Le prénom, je le voudrais libre du nom parfois, nom lui-même. Et lorsque je l'entends, c'est comme si c'était mon nom et non pas celui qui est devant, à côté. Il est là, dit, parlé, comme lorsque ma mère disait de moi, elle l'a répété souvent : « Leïla n'aime pas le travail de la maison. » Ma mère aussi m'a appelée, dans la maison toujours, pour un travail de maison ou d'école. Pas d'amour, je ne me rappelle pas l'avoir entendu comme un appel amoureux, ou je l'ai oublié.

Mon nom par ma mère, c'était plutôt la réprimandé, la colère, le rappel à l'ordre, la déception. Ma mère institutrice, intendante dans la maison. Quand j'étais malade, peut-être m'a-t-elle appelée comme si j'allais mourir, tendrement, mais je ne m'en souviens pas. Si je m'étais évanouie dans sa maison, elle m'aurait appelée, elle aurait dit mon nom plusieurs fois, inquiète, désespérée, pour que je l'entende. Enfin bouleversée, aimante. Je ne l'aurais pas entendue. Je ne me suis jamais évanouie...

Ma mère m'appelle encore. Comme avant. Dans l'enfance de la maison. « Leïla. » Le seul mot qui ait échappé à la langue de ma mère. Le seul que j'entende encore et qui fait en quelque sorte scandale, perdu là,

présent sur une page ou par la voix de quelqu'un. Le seul qui témoigne aujourd'hui que la langue de ma mère m'a fait violence, comme à mon père.

C'est à travers lui, ce nom, le mien, que j'ai cherché Adonis le bon nègre dans de vieux livres oubliés, dans les catalogues de la Bibliothèque nationale, à Paris. Je ne savais pas que je retrouvais dans l'esclave nègre Adonis, dans tous les esclaves africains des anecdotes coloniales du XVIII^e siècle. Ils avaient appris à parler la langue du maître français, et le maître leur a dit qu'ils étaient de bons nègres. Certains sont devenus des maîtres d'école, des maîtres de français.

Moi, je m'appelle Leïla et j'enseigne la langue de ma mère à ceux qui la parlent parce qu'ils parlent la langue de leur mère. Et j'écris dans la langue de ma mère. Pour revenir à moi. J'étais un bon colonisé. Comme mon père. Je n'étais pas une fille.

Paris. Les livres. Réunions politiques. Mai 68. Comités d'action. Comités de quartier. Le Vietnam. Les émigrés. La classe ouvrière.

Qui m'a appelée ? Dans l'amour il m'est arrivé d'entendre mon nom et que j'étais une femme. Mais l'amour, on le plaçait pour moi à côté de la politique, de la militance. À cause du désordre possible. Je ne parlais pas dans les réunions. Je parlais en privé. En situation d'amour.

Où j'existais ? Où j'étais une femme ? Qui savait mon nom ? Si on milite, on doit oublier son nom. Je militais anonyme. SNP, comme l'administration coloniale avait désigné ceux qu'elle n'avait pas enregistrés et dont elle niait le nom d'origine, le nom arabe imprononçable, inaudible, indéchiffrable. SNP : Sans nom patronymique. J'étais sans nom.

J'avais même inventé, comme d'autres, de me donner un nom de clandestinité. Si la police en 68 avait enregistré nos noms, pensions-nous, nous aurions échappé à ses enquêtes... Je portais donc un surnom et le mien se cachait bien. Sept ans plus tard, une femme que j'avais connue dans ces moments vécus ensemble m'a appelée de ce faux nom. J'avais oublié. C'était un prénom français de la terre, qui aurait pu être celui de la mère de ma mère, une femme du Périgord.

Le Mouvement de Libération des Femmes. J'ai su que je m'appelle Leïla. J'ai parlé. De moi. J'avais tout oublié. Je croyais... Avec d'autres femmes je me suis cherchée, petite fille, du côté de l'enfance des femmes.

Pour savoir. Je suis revenue à moi. C'était long. C'est difficile. Encore. Cette histoire que j'ai avec les femmes.

Si j'écris mon nom au bas du texte, je le perds à ne plus l'entendre. Et si je ne l'écris pas, je me perds.

Si je ne parle pas la langue de mon père

Dans la maison d'école, j'entendais parler une langue qui n'était pas la langue de ma mère. Les lessives se faisaient au fond du jardin, après la treille de vigne, vers la balançoire au siège en osier (ou était-ce simplement une planche de bois raboté ?) que mon père avait installée à l'ombre du néflier. Pour la femme qui lavait le linge dans la buanderie bordée de lilas et de mauvaises géantes violines – elle a toujours dit « bianderie » lorsqu'elle a su quelques mots de la langue de la *Roumia*, ma mère, en insistant sur le premier « i » malgré les rectifications de la Française de France –, pour cette femme qui venait chaque jour dans la maison du directeur de l'école, mon père traduisait les consignes en arabe. L'échange était bref, quotidien, et il se prolongea ainsi, comme une sorte de rite, au-delà du moment où la femme put comprendre la langue de l'institutrice de France. La voix de mon père changeait, je l'entendais plus fluide, même pour les ordres domestiques, impératifs, à l'attention de ma mère qui

ne passerait pas la matinée dans sa maison mais de l'autre côté de la porte de la véranda ouvrant sur le préau immense, avant la cour carrée que longeait à droite et à gauche, jusqu'à la clôture grillagée, les salles de classe. Ma mère enseignait la langue de la France à plus de quarante garçons arabes, avec la seule force d'une vocation que la guerre d'Algérie finira par ébranler. Pour l'instant, elle est sûre qu'elle a raison, d'autant que le jeune maître indigène, quand elle l'a suivi à vingt ans sur les hauts plateaux, débutait comme directeur, à peine sorti de l'École normale d'instituteurs de Bouzaréa à Alger, et dirige cette ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, c'est écrit en majuscules au-dessus du porche près de la maison. J'ignore si, après trente années, les lettres sculptées sont encore figées dans la pierre ou si certaines se sont détachées ou si on a fait sauter « INDI-GÈNES » pour ne garder que « ÉCOLE DE GARÇONS » après l'indépendance ou si tout a disparu au fronton. Je ne suis pas revenue à l'école du village, l'école de mon père où je n'ai pas été élève.

Chaque matin, avec mes deux jeunes sœurs, nous allions à pied jusqu'à l'école de filles du quartier européen, traversant l'esplanade de terre battue où les garçons du quartier arabe jouaient au ballon — quand leurs mères n'y faisaient plus sécher les piments rouges qu'elles écrasaient ensuite, on entendait alors depuis

l'école le bruit du pilon de cuire dans le mortier. Avant d'entrer dans la cour, ils criaient vers nous, les filles du directeur, dans la langue de la rue, la langue de leur mère, l'arabe des phrases étrangères où nous pouvions reconnaître, parce qu'elles étaient plus agressives que les autres mots, des injures. Quelques-uns cessaient leur jeu, se regroupaient et, à distance, nous insultaient. Nous marchions vite, nous tenant par la main, jusqu'à la côte herbeue que nous grimpons. Les garçons ne nous poursuivaient pas mais on les entendait encore crier entre eux, ils nous avaient oubliées.

Dans la langue des garçons arabes qui roulaient sur les planches rafistolées comme des voitures devant les fenêtres de notre chambre, sur la route en pente douce vers la gare désaffectée, je reconnaissais la langue de mon père. Oubliant qu'il avait été comme eux un enfant dans la rue, insultant peut-être les filles des Français — mais il ne me l'a jamais dit et je ne lui ai pas posé de questions sur ses secrets de garçon des quartiers arabes de Ténès, sa ville natale —, je n'entendais pas la même langue lorsque mon père s'adressait à la femme qui lavait le linge. Pourtant, ils parlaient ensemble cette langue-là. La femme ne se contentait pas de dire oui en arabe comme elle le faisait avec ma mère qui, sitôt qu'elle avait l'air de comprendre, croyait au miracle de la transmission immédiate.